

Partie I

La malédiction de Bolívar

Aujourd’hui est un jour de chance, il y a du gaz. Dans une étroite cuisine aux murs noircis et au carrelage inachevé, Yulimar prépare le dîner pour ses parents et son fils. Il fait chaud. La fumée qui sort de la casserole s’échappe par un creux entre le mur de briques et le toit en tôle ondulée. Cet après-midi, Yulimar est revenue du comité local d’approvisionnement et de production, le CLAP, comme on l’appelle maintenant, avec une cargaison de deux sachets de riz, une conserve de sardines, une bouteille d’huile de soja, quatre cents grammes de lait en poudre complet et un régime de quatre bananes troqué à une voisine contre un sachet de pâtes. Jour de chance. Il arrive qu’elle revienne les mains vides après avoir fait la queue toute la journée sous le soleil d’acier du Carabobo. Voici à quoi se résume la vie désormais : attendre, cuisiner ce qui reste, et toujours, attendre. Prier ne sert plus à rien, Dieu est allé se ranger de l’autre côté des Andes. Le drame, depuis deux mois, c’est que

le CLAP ne fournit plus de farine de maïs. Alors les *arepas*, ô *arepas*, éternelles galettes de maïs qu'ont mangées quotidiennement ses parents, ses grands-parents, et tous ses ancêtres depuis l'aube des temps, sont en extinction. « Un pays dans lequel on ne peut plus faire d'*arepas*, ce n'est plus mon pays », a dit le voisin Oswaldo avant de prendre le large avec toute sa famille. Yulimar n'en est pas là, bien que l'idée du départ vienne troubler chaque nuit un peu plus le calme de ses rêves. Pour le moment, on s'adapte. On écrase le riz cuit pour en faire une pâte à la texture ressemblante, et pour remplacer la viande on racle et on effiloche les peaux de banane avant de les faire frire dans l'huile. C'est moins savoureux, mais ça remplit tout autant.

17 heures. Sa mère et son fils auraient dû être rentrés de l'école, ou bien plutôt, de la cour de récréation. Car depuis que le toit de l'institut Antonio José de Sucre s'est effondré sous l'effet de l'humidité, la maîtresse dicte ses cours sous une bâche à une douzaine de gamins en uniforme mais sans stylos ni cahiers, incapables de se concentrer maintenant que l'école ne fournit plus le petit déjeuner. Yulimar s'impatiente. Il faut absolument que la mère et Julio Cesar soient rentrés avant la tombée du jour, car alors s'ouvrent les portes de l'enfer : vers 18 heures, un mélange de milices de la révolution en t-shirt et casquette rouge, de paramilitaires encagoulés et de racailles de quartiers,

armés de fusils, de révolvers ou de battes de base-ball, déferle dans les rues en beuglant, brûlant, tirant des coups de feu, se jetant comme des rats affamés sur tout ce qui bouge ou qui brille. Dès qu'on les entend, il faut s'enfermer, attendre que ça passe comme une violente ondée tropicale. La panne d'électricité qui touche le quartier depuis deux semaines n'arrange pas les choses, ces défoulements du soir ont pris des allures de danse macabre.

Le dîner, *arepa* de riz accompagnée d'un morceau de banane plantain frit, est prêt. Une portion devrait être apportée au père, couché dans l'unique chambre de la maison. Victime d'une fièvre étrange depuis deux mois, ses gémissements sordides viennent crever l'air par vagues intermittentes. D'après Oswaldo, c'était la faute du régime qui contaminait l'eau à dessein, mais qu'en savait-il ? Il n'est pas médecin, il y a belle lurette qu'ils sont partis, les médecins, se refaire une vie à Miami, à Madrid ou à Buenos Aires, il ne reste plus ici que marabouts et charlatans. Yulimar évite de croiser son père depuis plus d'un an. Un peu de honte, beaucoup de rancœur. Tant pis, il mangera froid. Elle entre dans le salon qui est aussi la chambre qu'elle occupe avec son fils, et se laisse tomber dans le sofa, sur les draps qu'elle ne plie plus après avoir dormi. La porte de l'entrée est grande ouverte. Une rumeur de fin d'après-midi se glisse à l'intérieur. Deux gamins se renvoient une balle de base-ball dans la rue, en rigolant. Son heure préférée.

Les montagnes, et au-dessus un ciel rouge comme il n'en existe qu'à Valencia, un ciel chaud et résigné qui vient dorer les toits de tôle et mourir dans une flaque sur le carrelage du salon. « Ça, pense Yulimar, le régime ne pourra jamais nous l'enlever. »

Attendre. Ses yeux passent de son smartphone, dont elle tente de préserver la batterie, aux murs du salon. En hauteur, face à elle, un portrait poussiéreux du *Comandante* Hugo Chávez, béret rouge, les yeux pointés vers le lointain. On n'a pas osé le retirer, encore moins depuis sa mort, il y a cinq ans. Le père aurait gueulé. Et puis, dans le coin, inutile et vide, le poste de télévision. À chaque fois que le regard de Yulimar se pose dessus, c'est le même frisson, la même bouffée âpre qui remonte du passé. Cet écran noir. C'est sans doute là que tout a basculé.

« Quelle émotion. » La voix chaude et vibrante du *Comandante* résonnait à travers l'écran du salon, comme elle résonnait à travers tous les postes de télévision du pays. C'était un 17 juillet.

Tous les yeux étaient ébahis. Yulimar, douze ans tout juste, était entourée de sa sœur et de son père qui portait un polo bleu flanqué du logo Ford. On entendait la grand-mère grommeler depuis le fond du salon : « Quelle honte, quelle honte. » Seule la mère était restée en cuisine. Il avait osé. Le *Comandante*, soi-disant pour lever les doutes entourant la mort de

Simón Bolívar, avait demandé à faire ouvrir son cercueil et ainsi, il commentait l'exhumation en direct sur la Venezolana de Televisión.

Au cœur de la cathédrale de Caracas, huit hommes en combinaison blanche, charlotte blanche sur la tête, munis de masques de protection respiratoire, se sont déployés de part et d'autre du cercueil en bois sombre serti de perles des Caraïbes. La voix roulait comme un tambour : « Trahi, vilipendé, expulsé de sa propre patrie. Il est mort en pleurant, il est mort solitaire, privé de passeport. L'une de ses dernières phrases était : que peut un homme seul face au monde. » Alors s'est mis à sonner l'hymne national, *Gloire au brave peuple*. Les hommes en blanc ont redressé leur buste et effectué un salut militaire. Le père était ému. La grand-mère grognait. Une odeur de fromage flottait dans l'air. Un cri aigu a éclaté dans le salon, c'était la grande sœur, Tibisay : ils avaient retiré le couvercle. Le squelette du Libérateur était nu sur la Venezolana de Televisión. C'était bien lui, son petit squelette, son crâne oblong, son front saillant. « Laissez reposer les morts », pestait la grand-mère. Les hommes en blanc ont approché pinceaux, scalpels, appareils photo. Les os ont été auscultés, mémorisés, analysés, on lui a subtilisé une phalange distale. Le peuple a le droit de savoir. Le spectacle a duré une bonne demi-heure. Entre-temps, la mère est entrée dans le salon avec une assiette dans chaque main : on mangerait la *cachapa*, ces grandes

galettes de maïs dans lesquelles a fondu le fromage blanc de Valencia, agrémenté de quelques morceaux de couenne de porc frite, c'était dimanche. Yulimar et sa sœur continuaient de regarder, distraitemment, sans comprendre. Une carcasse chétive et jaunie, voici l'histoire de la liberté.

« Sortez », a soudain grondé la voix. Sur l'écran est apparue, de dos, une ombre trapue qui progressait vers le cercueil. Le *Comandante* en personne. Ses larges épaules se sont avancées dans la cathédrale, le collier de l'ordre du Libérateur autour du cou, le bruit de ses pas sur le marbre froid. Comme un banc de sardines effrayées, les hommes en blanc ont aussitôt disparu. « Simón, réveille-toi. » La caméra s'est fixée sur le buste du *Comandante*. Ses yeux étaient exorbités, il semblait habité par un démon. Dans la main gauche, il portait une machette, et dans la droite, une sorte de chaudron duquel dépassaient de nombreux morceaux de bois réunis en fagot. Sa démarche était laborieuse mais toujours solennelle. « C'est moi, Simón, tu n'es plus seul. » Arrivé devant la dépouille du Libérateur, il a déposé le chaudron à ses pieds, levé la lame de la machette jusqu'à ses yeux, et il s'est immobilisé. Puis de sa bouche s'est mis à couler un flot de paroles incompréhensibles :

*Ando ando ngurumá
Nganga casó casó...*

Écran noir.

La grand-mère s'est approchée et a éteint la télévision. Son regard inquiet a oscillé entre Yulimar et Tibisay, puis il a atterri sur le père. « Laissez reposer les morts, a-t-elle dit, il est l'heure de manger. »

Ce qui s'est produit ensuite dans la cathédrale, Yulimar ne l'a jamais su, mais quelque chose est allé de travers. Et alors tout s'est enchaîné. La malédiction de Bolívar, comme on l'a appelée depuis, s'est abattue sur les hommes en blanc, décimés un par un, puis sur le *Comandante*, emporté par la maladie, puis sur tout le pays. La révolution n'a plus été qu'une grande chute dont la fin comme un mirage ne cesse de s'éloigner.

Le dernier jour

« Demande de passeport refusée », disait la missive. Quelle ironie. Simón est seul devant l'océan. Son regard flotte sur l'horizon. L'air est chaud et moite. Il a froid. Son visage est livide, rongé par la tuberculose et la frustration. Une épaisse couverture l'enveloppe, laissant deviner un corps maigre et voûté, tandis que son bras s'appuie sur une tige de canne à sucre fraîchement coupée qui s'enfonce dans le sable. Il a quarante-sept ans. Il n'ira pas beaucoup plus loin.

Quelle divine ironie ! Lui qu'ils appelaient tous leur Libérateur, qui était accueilli dans chaque ville conquise par douze danseuses en dentelle blanche couronnées de roses, lui qui a parcouru davantage de lieues que le petit Bonaparte et le grand Alexandre réunis, lui qui un jour donnera son nom à toutes les places du sous-continent, à une monnaie, une grande marque de cigares cubains et un navire de guerre de la US Navy, lui, Simón Bolívar, le voici traqué comme un malfrat, enchaîné à cette terre

qui n'est pas la sienne, condamné à finir ses jours dans la baie désolée de Santa Marta.

Seul, il marche dans un cimetière. Père, mère, Maria Teresa, Nevado, Sucre, Manuelita... un à un, ils ont déserté son grand rêve. Ou est-ce lui qui les a abandonnés ?

Il s'avance jusqu'à ce que ses pieds nus soient submergés. Une houle timide lui caresse les chevilles. Du bout de sa tige, il se met à gribouiller des formes dans l'océan. Ses pensées vont et viennent. Tout est affreusement circulaire. Caracas, Cúcuta, Santa Fe¹, Carthagène, Caracas, Santa Fe, Carthagène, Santa Marta... il n'aura fait que passer. Labourer la mer. À chaque cité libérée, il a laissé le chaos se reformer derrière ses pas comme l'eau derrière l'épée que l'on y a trempée. C'est donc ça, le sens de la révolution ?

« Général, crie une voix aiguë, sortez de là, vous allez mourir de froid. » Un bras noir et puissant le saisit par la taille et le ramène sur le sable. José. C'est vrai, il n'est pas si seul. Le majordome a pris des rides profondes sur le front et un air grave, mais il reste fort. « Fidèle José Palacios, pense-t-il. Je vais finir mes jours dans tes bras comme je les ai débutés dans ceux de la négresse Hipólita. Malheureux esclaves, ma vie est ce fil fragile suspendu entre vos doigts. » Quelle ironie. Lui qui a allègrement piétiné leur lutte. Il revoit les

1. Ancien nom de Bogotá avant l'indépendance.

yeux sombres et tordus du mulâtre Padilla avant qu'il ne soit fusillé. Il les revoit chaque nuit mais il ne regrette rien. Aujourd'hui l'indépendance, les avait-il prévenus, l'émancipation serait pour demain.

« Général, continue José, le repas est servi, rentrons.

– Je n'ai pas faim. Mais reste un peu avec moi. »

Ils se rangent tous deux, hébétés, devant l'enroulement inexorable de la mer.

« José, poursuit Simón, que feras-tu, une fois que je serai parti, une fois que tu seras libre ?

– Je ne sais pas, Général, je comptais m'en aller avec vous.

– Allons, sois sérieux, regarde tes cheveux, tu n'as pas un seul poil blanc, dis-moi la vérité.

– J'ai quelques idées, oui, dit José en baissant les yeux, avec Matea on pourrait s'installer quelque part vers là d'où on vient, au-dessus de Caracas, s'occuper du petit, avoir notre endroit à nous, une simple bicoque, quelques champs de maïs, pourquoi pas une ou deux bêtes...

– Tu te souviens, interrompt Simón avec un air inquiet, tu te souviens, l'amiral Padilla ? »

José ne se vexe pas. Il y a longtemps que Simón n'écoute plus personne, que ses fantômes surgissent à l'improviste au détour des conversations.

« Oui, je m'en souviens.

– José, ai-je fait une erreur ? »

José marque un silence. Simón ne l'a jamais consulté sur ses choix.

« José, répète Simón les yeux épouvantés, ai-je fait une erreur ? »

Cette peur ne l'a pas quitté, ni les leçons d'Hipólita, ni les tambours qui continuent de résonner dans la nuit, ni la foudre des dieux africains qui le poursuit. Les yeux de Padilla, plantés pour toujours dans le couvercle de son cercueil. Finalement, il regrette un peu. José regarde ce petit corps inoffensif, sur le point de se dissoudre dans le sable.

« Non, ment-il, vous n'aviez pas le choix. »

Simón se reprend. Il sourit, puis explose d'un rire jaune qui se mue en une toux effrayante. Quelques gouttes de sang ont atterri sur le sable. Il relève la tête. Le soleil dégouline sur la ligne d'horizon. Une brise de terre s'est levée, elle fait flotter ses derniers cheveux tout en charriant une odeur lourde et sucrée. Simón inspire. « La *panela* », dit-il. Son enfance tout entière dans cette odeur qui sortait des fours de San Mateo, là où cuisait le jus de canne qui, une fois refroidi, donnerait la *panela*, ce pain de sucre brun qui faisait la prospérité de la maison Bolívar. Reverra-t-il un jour les champs de canne et les tamariniers de San Mateo ?

« Et pourquoi pas, José ? dit Simón avec une lueur énigmatique dans les yeux. Oui, et si nous y retournions ? Allons ! Fais préparer Palomo, dis à nos hommes d'aiguiser leurs sabres pendant la nuit, nous partirons à

l'aube. Nous longerons la côte jusqu'à Riohacha, puis nous fendrons les dunes de la Guajira. Nous ne pourrons éviter quelques veillées glaciales sur les plateaux andins, cela nous revigorera ! Dans quinze jours, nous serons aux portes de Caracas. Les troupes de Páez seront surprises et encore imbibées d'*aguardiente*, nous n'en ferons qu'une bouchée. Et encore une fois, une dernière fois, mon vieux José, nous irons célébrer au bal de la Casa Amarilla, comme il y a dix ans, comme il y a vingt ans ! Il suffirait juste...

— C'est impossible, l'interrompt José, le Dr Révérend vous a interdit de monter à cheval. Et dois-je vous le rappeler, vous n'avez plus de passeport. »

Quelle ironie. Le Libérateur n'a plus de papiers. Le voici dans son labyrinthe. Des couples de perroquets tracent des traits bleus sur le couchant. Les mêmes qu'il voyait jadis sur la grève de son premier exil, les mêmes, avant et après la révolution. Le ciel rose de Santa Marta. Tout de même, il n'est pas mécontent que cette aventure se finisse ici.

L'uniforme

Yulimar ne tient plus en place. Jamais elle n'aurait dû laisser la mère aller chercher Julio Cesar. La mère. C'est exaspérant de la voir traiter tous les problèmes avec la même lenteur, la même imperturbable nonchalance, comme si elle avait accepté leur sort depuis longtemps. Dans ses mains, Yulimar tient une boîte en carton dont elle déchire compulsivement le couvercle avant de le réduire en miettes, une boîte de serviettes hygiéniques comme il y en a une quinzaine encore sous le sofa, des boîtes inutiles, souvenir d'une époque où l'avenir avait un visage différent.

Nous étions heureux et nous ne le savions pas. « *Bellezas de Yuli* », clamait le charriot. Yulimar avait installé son stand devant le théâtre municipal où, grâce à un ami d'ami qui lui procurait à prix cassés sa marchandise de contrebande arrivant par Puerto Cabello, elle vendait rouges à lèvres, palettes de maquillage, fonds de

teint, tubes de mascara, vernis à ongles, kits de pinceaux, faux cils et serviettes hygiéniques. Alors que les boutiques et les supermarchés fermaient un par un, le théâtre italien aux murs jaune pâle continuait d'afficher complet le vendredi et le samedi soir. Bourgeoises et femmes de militaires raffolaient de ses produits. Mourir de faim, peut-être, mourir laide, jamais. L'arrivée des grandes pénuries avait toutefois changé la donne. Du jour au lendemain, on s'était détourné du superflu pour se ruer sur les serviettes hygiéniques. C'est que les bandes de tissu fabriquées localement, écologiques et réutilisables, promues par le régime à la télévision, celles que soi-disant avaient utilisées les grands-mères du pays en leur temps, peinaient à convaincre. Yulimar avait concentré sa gamme en conséquence. Les serviettes de Yuli étaient devenues incontournables. Le pays sombrait et les bolívars pleuvaient. Pendant quelques semaines, elle avait vu se dessiner le mirage de son indépendance. Mais la chute était sans fin. Lassés, les bourgeois avaient fini par faire leurs valises, les représentations théâtrales s'étaient espacées avant d'être suspendues jusqu'à nouvel ordre, le prix des serviettes était devenu dissuasif. Yulimar avait remballé son stand sans autre perspective. Elle en avait tiré une épargne confortable, des liasses cachées derrière un tiroir au fond de la commode du salon. C'était sans compter son fourbe de mari, Yeison, qui s'était servi allègrement avant de s'enfuir Dieu sait où sans laisser le moindre petit mot. Yulimar avait pleuré,

elle l'avait maudit mille fois, mais au fond, ça ne changeait pas grand-chose, le bolivar se dévaluait si vite que son pactole n'avait déjà plus aucune valeur.

La porte a claqué. Yulimar, les cuisses couvertes de morceaux de carton, reprend ses esprits. Ils sont là, maman et Julio Cesar, main dans la main, essoufflés, les mines penautes. L'enfant fixe le sol. De la boue partout, sur son épaisse touffe frisée, sur ses chausures, sur sa chemise bleu clair et son bermuda sombre. La mère relève la tête et affronte le regard accusateur de Yulimar avec un soupir empreint de fatalité. Elle n'est pas du genre à se démonter. Elle lâche la main du petit et se dirige vers la cuisine : « Une bagarre stupide à la sortie de l'école, marmonne-t-elle, il a volé le goûter d'un camarade. Pas de quoi s'énerver. » Yulimar reste droite et sévère. Le mioche et son air abattu ne lui inspirent aucune compassion. « Mon Dieu, il est froid ce riz ! » s'écrie la mère depuis la cuisine. Yulimar s'avance vers son fils. Une angoisse sourde monte en elle. Ce n'est pas seulement la boue, il y a deux grandes déchirures traversant l'uniforme, l'une verticale au niveau de l'épaule, l'autre horizontale au niveau du genou. « Déshabille-toi », siffle Yulimar avec mépris. Le gamin lève la tête et se met à pleurer. Il a les yeux marron de sa mère, qui, lorsqu'ils sont baignés de larmes ou de lumière, prennent des reflets émeraude. « Déshabille-toi », répète-t-elle sans le toucher. Julio Cesar finit par

s'exécuter, ses pleurs redoublent. La pièce s'est obscurcie. La mère, après avoir apporté son dîner au père, s'est adossée au mur, elle regarde la scène d'un air désabusé.

Yulimar ramasse l'uniforme et abandonne son fils en slip sur le seuil de la porte. Elle entre à son tour dans la cuisine, fait bouillir de l'eau dans une grande casserole, et commence à y plonger l'uniforme tout en frottant avec rage à l'aide d'un morceau de savon. « Ça sert à rien, dit la mère tout en allumant des bougies tout autour du salon, tu vois bien qu'il est foutu. » Yulimar n'écoute pas, elle frotte, frotte, et maugrée, tout bas, avec un regard de folle : « J'en peux plus, j'en peux plus. » L'uniforme, l'uniforme qu'ils ont tous porté, elle et ses parents, les *abuelos* et les *bisabuelos*, tous, noirs, blancs, métis, ils ont toujours tous porté ce même uniforme. Et Julio, à six ans tout juste, sera le premier à en être privé ? Elle lâche la chemisette bleue dans la casserole et retourne au salon. Sur la commode, au fond d'une coupelle en bois, elle trouve une aiguille. Puis elle fouille dans les tiroirs, à la recherche d'une bobine de fil. « On est censés faire quoi ? » crie-t-elle en jetant des regards désespérés en direction de la mère qui s'est installée dans le sofa. « On abandonne ? Et Julio ne va plus aller à l'école ? Et on va manger de la peau de banane jusqu'à la fin de nos jours ? Mais bientôt il n'y aura plus de bananes non plus ! Alors quoi ? On mangera de l'herbe, c'est ça ? Des animaux, on n'est plus rien que des animaux. » Rien dans la

commode, quelques bolivars qui traînent, c'est-à-dire absolument rien. Yulimar claque le dernier tiroir brusquement, et se redresse. « Y a plus de fil dans ce pays de merde. » Elle se saisit du premier objet qui lui tombe sous la main et le balance de toutes ses forces au-dessus de la télévision. La petite statuette en porcelaine se brise sur le mur avant même d'atteindre le sol, et le buste de María Lionza, déesse de la nature aux gros seins, vient rouler aux pieds de Julio, tandis que le reste du corps, monté sur un tapir sacré, s'est fragmenté en plusieurs morceaux. Un long silence se fait. Yulimar reste pétrifiée. Julio est en slip, bras en croix. Ses yeux sont pleins de terreur. Yulimar se sent assassine. Elle pose ses doigts sur ses joues brûlantes. Comment a-t-elle osé ? María Lionza, c'est le testament de l'Abuela. « Du haut de sa montagne, elle veille sur son Venezuela, de l'Orénoque à la Guajira », chantait toujours la grand-mère avec une voix à la fois douce et lointaine, déjà ensevelie sous la terre. Ne jamais décevoir María Lionza. Le risque, c'est de réveiller tous les esprits qu'elle enferme dans son panthéon comme des marionnettes, et de les laisser hanter nos vies.

Yulimar court vers les bras de sa mère assise dans le sofa et fond en larmes. Entre deux sanglots, le nez coincé dans des cheveux grisonnants, elle répète : « Oh j'irai le chercher, l'uniforme, je le trouverai et je le rapporterai, c'est promis. » La mère la retient de toutes ses forces et lui dit de continuer à pleurer, car

elle l'a compris : ces larmes sont celles du départ. Julio est assis sur le carrelage, il joue avec les morceaux de la déesse.

Soudain, une pulsation lourde et souterraine retentit depuis la rue. On entend la voix nasillarde d'un chanteur de reggaeton entourée d'une clamour indistincte. Les mercenaires de l'enfer. Ils aiment semer le chaos en musique.